Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 55 (1917)
Heft: 38

Artikel: Si ça se décroche !...
Autor: C.P.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-213317

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

d'avis de Vallorbe publie le pittoresque croquis que voici. Comme c'est bien ça !

* * *

« C'est la saison des pruneaux, des gros pruneaux juteux, sucrés, dans lesquels on mord avec délices. Et puis, c'est le Jeûne. Alors, quand le Jeûne et les pruneaux sont là, aucune force au monde ne peut retenir les Vaudois de faire des gâteaux aux pruneaux. C'est la tradition. Et on y tient, nom de sort !

Ce n'est pas pour faire « fregatze » ; c'est pour employer les pruneaux... D'ailleurs, le plus souvent, le gâteau est l'élément principal, unique d'un repas. Avec une tasse de café ou de chocolat, il constitue le souper, et même le dîner. E puis, rave pour ceux qui ne sont pas contents !

A Vallorbe, on le réussit au tout fin. Et vous savez comment on le fait. D'abord, on prend les fruits pour leur enlever les noyaux. Ce sont les enfants que l'on charge de ce travail. Ils se mettent autour du panier, plongent les mains dans la masse tendre et tiède, ouvrent les pruneaux d'un coup habile et en jettent une moitié dans un plat : l'autre moitié, ils... l'avalent, comme de juste. Les enfants aiment à être payés comptant des services qu'ils rendent ; et si le grenadier Flambeau, lui, consentait à se battre pour la gloire et les prunes, eux veulent travailler d'abord pour les prunes, quant à la gloire... Aussi, mettent-ils quelquefois les deux moitiés dans la bouche. Mais la maman gronde : « Tâchez-voir d'en laisser quelques-uns, petits goulus que vous êtes ! »

Les petits goulus se remettent à l'œuvre. Quand ils ont épuisé le panier, ils ont les mains poisseuses. « Ça colle », disent-ils. Et comme cette colle-là est sucrée, ils la lèchent.

Pendant ce temps, on fait la pâte, on l'étend sur la grande plaque... et sur deux ou trois petites. Puis on arrange les fruits un à un jusqu'à ce que le gâteau soit couvert. On « ça » porte alors au boulanger. C'est la maman ou la grande sœur qui va, puis qui retourne chercher la tarte. Dans la rue, quand elle passe, comme on sent bon ! Et les gens sourient. Ils sont heureux de voir ce beau gâteau, cette pâte dorée, ces fruits qui pleurent lentement leur jus. Ils font un petit signe amical à la porteuse.

— Qu'allez-vous faire de tout ça ?

— Ce qu'on va en faire ? Eh ! mon té !...

L'arrivée du gâteau a embaumé la cuisine. On met fièvreusement la table ; on s'assied. La maman coupe de puissantes tranches, les place sur les assiettes. Alors on savoure cette incomparable chose qu'est le gâteau aux pruneaux. On réclame une seconde portion, puis une troisième, puis encore un « tout petit bout comme ça ». Et, quand c'est fini, on pousse un soupir, et on se lève de table, lentement, très lentement.

On voudrait recommencer le lendemain, déjà, ...mais il y a ce diantre de sucre !

Beaux-Arts. — Demain, dimanche, s'ouvrira, au bâtiment Arlaud, à Lausanne, l'exposition annuelle de la Société des peintres, sculpteurs et architectes suisses. Cette exposition périodique, qui groupe des talents très divers et, pour la plupart, très indépendants, attire, par cela même, toujours de nombreux visiteurs. Elle sera clôturée le 7 octobre.

L'Arbalète. — « On jeûne! » c'est à ce thème que le dernier numéro de l'« Arbalète est consacré. Sujet d'actualité s'il en fût. Si le Jeûne fédéral n'est plus, depuis longtemps, un jour de privations, nous commençons à connaître un autre jeûne... Cette réalité amère, les rédacteurs et caricaturistes de l'« Arbalète », — Clément, Hayward, Grin, Goerg, etc., — l'accueillent avec la gaîté, essentiellement communicative, qui leur est coutumière. Ils en ont fait de la prose, des vers et d'amusants dessins. L'« Arbalète » est en vente dans tous les kiosques et dépots de journaux.

Des cartes sucre et riz, s. v. p. — L'office cantonal de ravitaillement, à Lausanne, a reçu d'une municipalité la demande que voici :

« Auriez-vous l'obligeance de nous expédier de suite quelques cartes sucre et riz pour allants et venants, soit Allemands, étrangers et nouveau-nés. »

Ces Allemands qui semblent n'être pas des étrangers et ces nouveau-nés qui se faufilent parmi les allants et venants et réclament déjà du sucre et du riz !

Etrange, en vérité.

DOU FO NOVI

(Patois de la Gruyère).

Lyôdina dè-j'ignon è Fanchon dou pan kouè ch'èthan pa rèyuchè du l'y avi grantin. Lyôdina, apri avi barjakâ oun' ourèta avi Fanchon, ly fâ :

— Chin ke lè dzin puyon invintâ ! Moujàdèvè ! m'avan de ke vo j'avâ perdu la titha !

— Vo vèdè kemin on chè pou fyâ i novi, ly rèbrekè Fanchon : à mè, m'an ari de ke vo j'avâ retrôvâ la vouthra !

Tobi di j'élyudzo.

MINET PHILOSOPHE

Il vaut mieux être un chat qu'un homme, car le chat passe son temps à se promener, dormir et manger, tandis que l'homme use ses jours et ses forces à des travaux pénibles et inutiles.

* * *

Il y a parfois de profondes divergences qui me séparent de l'homme : ainsi, quand il est au comble de ses aises sur un meuble, moi, c'est souvent dessous que je le suis.

* * *

D'en haut l'homme paraît plus petit, d'en bas, il paraît plus grand ; moi seul suis toujours égal à moi-même.

* * *

La plus grande différence entre moi et l'homme, c'est que je suis occupé quand il dort, tandis que je dors quand il est occupé.

* * *

Ces hommes n'ont aucune communauté de sentiments. L'un m'appelle et l'autre me chasse pour un même débris de viande que je sollicite. Celui qui me le donne aujourd'hui, me le refusera demain. Nous chats, nous manifestons plus d'esprit de suite.

* * *

Il y a des gens qui vont sur l'eau, d'autres dans les airs. Quant à moi, je ne suis pas si ambitieux, la terre me suffit, et d'ailleurs je la trouve plus solide.

* * *

Mon *sursum corda*, à moi, c'est : sur les murs et sur les toits.

* * *

Impression d'art : Oh ! la splendeur et la magie d'un coucher de lune sur une forêt de cheminées, quand surtout elle disparaît dans l'une d'entre elles, sans faire de fumée !

* * *

Chez nous, les vertus familiales sont peu cultivées ; on s'oublie bien vite et puis l'on se bat. S'arracher du poil, c'est d'ailleurs une façon à nous de rompre avec le passé.

* * *

Il y a plusieurs choses qui sont au-dessus de mon intelligence, par exemple, ma descendance du côté paternel.

* * *

La rue est pleine d'animaux bruyants et malfaisants. Il y en a dont les pieds tournent et qui, le soir, ont des yeux luisants ; ils vont vite, font beaucoup de bruit et sentent très mauvais. Ils emportent l'homme dans des lieux inconnus, pour le dévorer.

* * *

Réflexion amoureuse : J'aime cette chatte pour la parfaite obliquité de son regard et le port altier de sa queue.

* * *

Un jour, on me mit dans une cage et on me transporta dans un lieu où il y avait d'autres cages avec des chats dedans. Et beaucoup de gens passaient et repassaient pour nous voir. Vraiment, nous ne prendrions pas tant de peine à contempler ainsi les hommes !

* * *

Conseils d'une mère à son fils : Mon enfant, quand tu vas dehors, suis plutôt le bas des murs, lentement, t'arrêtant et regardant parfois en arrière, mais toujours traverse la rue en courant. Si un chien aboie contre toi, n'aie pas peur de tout ce vain bruit, mais fais-lui face, élève et arrondis ton dos, puis, dans les moments de répit, subrepticement rapproche-toi d'un arbre et d'un bond, saute et grimpe-s'y. Quand tu seras en haut, ne t'occupe plus du vilain.

Emmanuel Moraz.

Spectacle de la « Muse » — Notre excellente société d'art dramatique donnera son prochain spectacle au Grand Théâtre, vendredi 28 septembre, à 8 h. 15 du soir. Elle a monté une œuvre populaire et de grande envergure : « *L'Assommoir* », drame réaliste à grand spectacle en 5 actes et 9 tableaux d'après le célèbre roman d'Emile Zola. Les scènes comiques y alternent avec les situations les plus dramatiques.

La Muse ne pouvait choisir un ouvrage qui soit plus d'actualité. Il n'a pas été écrit de réquisitoire plus violent contre l'alcoolisme.

Les bals. — Extrait d'un rapport présenté au Synode de l'Eglise nationale :

« Les autorités communales font respecter l'article 32 de la loi qui interdit l'organisation d'un bal sans leur autorisation. On cite une ou deux exceptions dans trois arrondissements. Dans une paroisse, paraît-t-il, l'on danse en tout temps à l'auberge, sans autorisation, jusqu'à 10 ½ h. Un rapport signale une commune qui n'apporte que cette simple restriction à la durée du bal : « Il faudra seulement clôturer le bal assez tôt pour que tout le monde soit rentré pour gouverner. »

Le *Conteur vaudois* n'empiétera pas sur les attributions du Synode ; mais il lui semble que le cas de cette commune où l'on ne valse que jusqu'à l'heure de « gouverner » le bétail est trop joli pour encourir les sévérités de la loi.

SI ÇA SE DÉCROCHE !...

Nous sommes au funiculaire Lausanne-Signal. Une joyeuse société entre en voiture : une dame, une jeune fille, deux messieurs, puis deux internés.

Gaston, à sa femme : Mais entre donc ma bonne amie ; tu es ridicule.

Madame : Je t'assure, Gaston, que j'ai une peur énorme d'entrer dans cette voiture. Pense donc, si ça allait se décrocher, qu'elle marmelade !

Un interné : La crainte de madame n'est pas sans fondement. On voit très souvent les corsets des dames décrochés, sans que la dame s'en aperçoive. Cela donne à réfléchir.

La demoiselle : Voyons, Madame, du courage, on ne meurt en somme qu'une fois. Et ce serait si vite fait.

Madame : C'est cela ! Et ma vieille mère donc, croyez-vous que cela lui ferait si plaisir que ça de me voir rentrer en marmelade ?

Gaston : Mais, je t'en prie, ma chère amie, calme-toi donc et entre. Vrai, ça devient ridicule ; tu prends tout au tragique.

(Madame entre.)

Tous : A la bonne heure !

Un monsieur : Voilà le coup de sifflet, on part ! Si le crochet ne manque pas, nous ne risquons rien. (Une secousse, le train part.)

Madame : Ah ! mon Dieu, cette secousse !

Un interné : Ce n'est rien, Madame, c'est un des crochets qui a manqué. Mais il en reste un autre qui tient bon. Tout va bien.

(Dans le tunnel.)

Un monsieur : Comme il fait noir dans les entrailles de la terre.

(On entend un grand coup frappé par un des assistants.)

Madame : Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que c'est?...

Un interné : Ne vous effrayez pas, on vient de franchir l'obstacle.

Madame : Quel obstacle ?

L'interné : L'obstacle qu'on place, comme aux montagnes russes, pour l'agrément des voyageurs.

Madame : Y en a-t-il encore beaucoup ?

L'interné : Seulement deux. Tenez-vous bien à la banquette.

(On entend un bruit imitant un feu d'artifice.)

Madame : Mais qu'est-ce encore ?

Son mari : Mais, ma chère amie, calme-toi donc ; c'est le mécanicien qui vient de lâcher la vapeur.

Madame : Gaston, je meurs de peur !

Un monsieur : Ah ! voilà la fin du tunnel. L'enfant se présente bien.

Un interné : Ah ! mon Dieu pourvu qu'au croisement l'aiguilleur soit à sa place !

Madame (se penchant à la fenêtre) : On ne voit personne et nous sommes sur l'abîme.

L'interné : Il est probable que l'aiguilleur a été embrasser sa femme entre deux trains.

Madame : Ah ! quelle horreur ! Si les deux wagons allaient se rencontrer.

Monsieur : Tu vois bien que les deux wagons ont bien croisé, sans accroc. L'aiguilleur était parfaitement à sa place ; tu n'as pas su le voir.

Madame : Mais je t'assure, mon ami, qu'il n'y avait personne.

Un monsieur : Oh ! nous allons arriver sains et saufs (*Madame respire bruyamment*). Il n'y a plus qu'un cas embêtant, c'est si le contrôleur pèse sur le bouton de gauche.

Madame (inquiète) : Et alors ?...

Le monsieur : Alors le train remonte à la cinquième vitesse, c'est très embêtant, car un choc est à craindre.

(Arrivée avec un petit choc.)

Madame : Allons bon, encore !

Un interné : Donnez-moi donc la main, chère Madame, et prenez garde la secousse a rompu le ciment, n'allez pas disparaître dans les caves.

Madame : Je ne vois rien ; ah ! si, sous le wagon. Mais je ne vois toujours pas de fente.

L'interné : Voyez, c'est à ce tube en cuivre suspendu au cou du contrôleur. (Toute l'assistance éclate de rire). *C. P.*

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

Les Traditions valaisannes

PAR MAURICE GABBUD

(Tous droits de reproduction réservés).

VIII

Par contre, les fenettes des îles du Rhône sont de dangereuses sirènes dont la puissance est fatale aux regards indiscrets des mortels.

La croyance aux trésors ensevelis sous les ruines des vieux châteaux a fait des dupes nombreuses. Les richesses étaient amoncelées dans une caverne, sous la garde d'un bouc géant, redoutable et vigilant Cerbère encorné, qui en défendait l'accès jour et nuit, ne s'accordant du répit qu'une heure chaque année, la nuit de Noël, de minuit à une heure. C'est l'*heure sainte*, que choisissaient des audacieux avides de faire fortune ou en quête d'aventures dramatiques, pour pénétrer dans les antres ténébreux des vieilles ruines des châteaux de la Bâtiaz ou de St-Christophe à Bagnes. Mais si les téméraires y trouvèrent parfois la mort, oncques on ne vit l'un d'eux s'y enrichir.

Le mythe héroïque gréco-romain d'*Hercule* est rappelé par notre *Gargantua*, type auquel votre gaulois et mordant Rabelais a fait accorder droit de cité littéraire, et dont les moindres prouesses sont chez nous le transport de maints blocs erratiques, attribué par une science plus positive aux grands glaciers diluviens des Alpes.

L'apostolat du nain *Zacheo*, qui convertit les récalcitrants Anniviards au christianisme, à l'aide de subterfuges ingénieux, a fait l'objet d'une pièce de théâtre intitulée la *Légende d'Anniviers*, écrite en vers par M. Marcel Guinand, et jouée au chef-lieu de la vallée, à Vissoie, *l'année du jeu*, 1903.

L'écho des crimes monstrueux et diaboliques du terrible *Bocapan de Salvan* se retrouvent dans ceux de *Panatèra* dont on a perdu le souvenir à Vionnaz et à Hérémence, le village de la Mège, dans le sinistre personnage de *Paul Nendaz*.

Le séjour douloureux et angoissant des âmes en peine sur les grands glaciers qui recouvrent les deux hautes chaînes de montagnes qui font pour le Valais comme un double rempart, en particulier sur ce glacier d'Aletch le plus vaste de tous, que parcour en pleurs la légendaire et malheureuse Emma, la *noble Milanaise* et les *processions nocturnes* des morts que surprend parfois un voyageur errant et attardé, forment le fond d'innombrables légendes du Haut-Valais. Sur ce sujet un distingué littérateur romand, René Morax, a écrit une pièce de théâtre *La Nuit des Quatre-Temps*. Sans les ignorer, le Bas-Valais leur accorde moins de crédit qu'aux diabòliques *sabbats* dénommés *synagogues* des diables et des sorciers et qu'aux traditions de belles villes et de magnifiques contrées qui s'étalaient, en un temps perdu, là-haut, entre 3000 et 4000 mètres et que le froid a enseveli à tout jamais sous une épaisse carapace de glace, comme un châtiment de la méchanceté des hommes, au cœur d'autant plus dur et impitoyable aux malheureux que leur richesse était grande. Il est passé cet âge d'or délicieux du roi *Roborah* (Anniviers) régnant sur un Eden où, des mamelles de vaches enchantées, coulaient des ruisseaux de lait alimentant des lacs que l'on écrémait en les parcourant sur une barque et que les pelotes de beurre géantes avaient la hauteur d'une tour. Les heureux bergers s'adonnaient dans leurs loisirs au jeu et telle était leur prodigalité que tout était en beurre, la boule et les quilles, et en même temps à leur dureté de cœur qu'un malheureux demandant l'aumône y était repoussé grossièrement.

Tant de vices et de débordements criaient vengeance au *Ciel* dont le courroux s'appesantit sur les *montagnes renversées*, aujourd'hui si escarpées et si arides, dont la tradition est répandue. Le formidable éboulement du Mont Taurus est un fait bien établi, assigné par les historiens à la date de 563, lors même que la polémique subsiste toujours, du moins dans la tradition orale entre St-Maurice et Port-Valais, relativement à son emplacement.

Ailleurs les flancs crevassés de montagnes en ruine, balafrés de ravines où dégringolent sans cesse les cailloux, sont hantés par des génies malfaisants, vivants ou morts, enragés au mal, les *diablats* comme on les appelle notamment à Bagnes et à Leytron et contre lesquels s'exerça avec succès le zèle du curé Marel exorceste fameux.

La montagne des *Diablerets*, fameuse par ses éboulements successifs — le plus connu en 1745 — qui ont jeté à maintes reprises dans la contrée de Conthey la consternation et le deuil, doit probablement ce nom significatif au fait qu'elle était le séjour d'une multitude grouillante de ces mêmes diables ou diablats. Sur le glacier voisin de Zanfleuron est assis un gros bloc appelé tantôt la Tour St-Martin ou la Quille du Diable — remarquez le rapprochement de ces noms ! — Une tradition prétend que les diables valaisans et les diables vaudois, aux proportions herculéennes, se servaient de ce rocher en guise de palet et le faisaient rebondir par dessus la montagne où une fois il y était resté, mettant fin à ce jeu désastreux pour les habitants des deux contrées, considérant leurs cours d'eau respectifs, véhicules ruineux des ravines de la montagne, comme des fléaux, ce qui a donné naissance au dicton :

La Lizerne et l'Avançon
Sortent de la même maison

c'est-à-dire des Diablerets !

Les traditions historiques.

Après les légendes géographiques, voici enfin le tour des traditions historiques. Je serai bref, ne voulant pas ici empiéter sur le terrain de l'histoire, bien que ces traditions orales soient intéressantes à étudier et très nombreuses depuis le fameux passage d'Annibal au Grand-St-Bernard — 215 ans avant J.-C. — itinéraire sujet à caution ; à travers les siècles, jusqu'à une traversée encore plus célèbre du même passage — bien authentique celle-ci — dont furent témoins nos arrière-grands-pères en 1800 par les légions du César moderne, l'empereur Napoléon. Je ne m'arrêterai ni aux souvenirs valaisans se rattachant à Charlemagne, ni aux mœurs des seigneurs féodaux décrits dans les chroniques et croquis de M. Duruz (Solandieu), pas plus qu'à ceux se rattachant au meurtre de l'évêque Tavelli, ni même aux sanglants démêlés des Valaisans, à celles des villages dépeuplés par la peste et de l'impopulaire Guichard de Rarogne contre lesquels ils brandissaient la *Mazze*, la grossière massue de bouleau figurant une tête humaine, la tête du peuple opprimé dans laquelle chaque partisan enfonçait son clou comme preuve d'assentiment à l'aversion générale contre le puissant frappé d'ostracisme ; forme primitive de notre referendum moderne, etc.

Je me bornerai à constater que les héros nationaux ne sont pas ordinairement les personnages de premier plan de notre histoire mais bien des personnages secondaires à l'actif desquels l'histoire n'a relevé que des faits de médiocre importance générale, si originaux et si propres soient-ils à se mémoriser. Ainsi le héros paysan de la bataille d'Ulrichen (1419) *Thomas in der Bundt*[1] survit dans le souvenir de toutes les âmes des patriotes et ses exploits ont été portés au théâtre populaire et tout Bas-Valaisan, ignora-t-il jusqu'au nom du cardinal Schinner ou de Supersaxo, et encore davantage ceux des malheureux suppliciés de la Planta, en 179, poétise d'une auréole légendaire les exploits du gros Bellet, ce paysan du val d'Illiez dont l'imprudent gouverneur de Monthey avait fait séquestrer la mule.

(A suivre.)

[1] Par Bortis, joué à Mörel en 1885.

A l'Exposition de la réclame, ouverte actuellement au Casino de Montbenon, exposition très intéressante et très visitée, participe par l'exposition d'un piano à queue électrique des plus perfectionnés, la maison Emch, de Montreux, qui célèbre, cette année, le 50e anniversaire de sa fondation.

Un **piano à queue électrique** artistique, reproduisant fidèlement les grands maîtres, est exposé par la

Maison EMCH, Montreux

au Casino de Montbenon, Lausanne, jusqu'au 30 septembre. 64

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS